

En passant par la Tornaz

La Tornaz... Le juge Nicole et Lucien Reymond vont tenter d'expliquer ce nom de lieu qui, d'un verbe, Tornaz, soit tourner, est devenu un nom propre.

Il est assez vraisemblable que ce fut environ ce temps que la communauté du Lieu se mit, sans beaucoup de réflexions, à construire, de son chef, le pont d'entre les deux lacs, pour se faciliter, avec l'Abbaie et le País-de-Vaud, la communication qui se trouvoit quelquefois interrompue par l'agrandissement de ces lacs, ce qui étoit devenu si incommode aux habitans de cette communauté qu'ils étoient souvent obligés, lorsqu'ils vouloient aller à l'Abbaie et au Pays-de-Vaud avec les chars, de passer par le chemin du *Veriau*. Ce nom,

551

qui dérive naturellement du mot patois *verié*, lui fut, sans doute, donné à cause du contour et du détour qu'il falloit faire pour y passer. Je ne déciderai pas si la première construction de ce pont fut faite avant, ou après, l'érection des habitans de l'Abbaie en communauté, puisque j'en ignore la date. Je présume, cependant, que cet établissement n'eut lieu qu'après, puisqu'une des raisons fondamentales de ce partage porte, que « les lacs et la rivière de l'Orbe sont souventes-fois difficiles à passer. » Il paroît que cette difficulté de passage auroit été applanie, si ce pont avoit été construit. D'ailleurs, il est vraisemblable que si cette construction avoit eu lieu avant ce partage, la commune de l'Abbaie auroit été chargée d'une partie de sa maintenance.

On a encore une autre tradition sur ce pont, qui porte que LL. EE. en furent irritées, et qu'elles donnèrent charge au seigneur baillif de faire paroître par-devant lui les habitans du Lieu, et de les châtier pour avoir fait cette entreprise sans permission; mais que, ayant déclaré qu'ils n'avoient pas pensé à mal, et ayant demandé grâce, ils en furent quittes en se chargeant de sa maintenance à perpétuité.

Les articles dont je viens de parler n'ont été que trop intéressans pour les communes de la Vallée; elles ont supporté des frais considérables pour chercher les moyens d'abaisser le lac, qui a causé de grands dommages dans de certaines années, où il a de beaucoup excédé ses bornes ordinaires, qui, au dire des anciens, se reculent peu-à-peu tous les jours.

Nicole, pp. 330-331.

Le village du Champ-du-Port s'appelait dans l'origine les Petites-Charbonnières. Il a pris son nom actuel lors de la construction du pont entre les deux lacs, laquelle eut lieu aux environs de 1575². Auparavant il n'y avait qu'une passerelle ou planche pour les piétons. Les chars venant du Lieu devaient monter par l'Épine, passer à l'occident des rochers de Bonport, descendre par une pente fort raide vers la *Pierre à Pounez*³ et revenir par la rive orientale du lac Brenet, d'où est venu le nom de *Tornaz* (tourner) resté à cette localité. Pour descendre à la plaine, on passait dans l'origine par les Hermitages, plus tard par les Croisettes, mot qui pourrait bien dériver de cette circonstance, car c'est dans cette localité que la route de la Vallée croisait celle qui suivait la Combe-des-Amburnez dont il a déjà été parlé. Ce n'est que

¹ La date exacte de leur établissement au Pont n'est pas connue ; mais il paraît qu'il doit avoir eu lieu aux environs de 1550.

² On commença par dire *Vers-le-Pont*.

³ On peut encore suivre les traces de ce chemin parmi les broussailles dont cette localité est couverte maintenant.

31

longtemps après que la gorge de Pétrafélix a été ouverte de main d'homme et livrée au passage des chars. Les barons de La Sarraz tenaient plutôt à conserver cet endroit fermé, par motif de défense, qu'à le livrer à la circulation. La forêt cantonale qui y existe maintenant était dans l'origine une seconde ligne de bois d'avenue mis en réserve ou à ban pour la défense de ce col¹. Ce mot *Pétrafélix*, qui signifie pierre heureuse, exprimerait, d'après M. Nicole, la joie que ressentait les voyageurs d'avoir franchi un mauvais pas et de sortir de cette contrée sauvage et déserte.

Lucien Reymond, pp. 30-31

Ce n'est donc pas Lucien Reymond le premier qui a posé la légende d'un passage inexistant à la Goille, avec la nécessité d'aller se fourvoyer par les Cernies avec chars et chevaux pour redescendre ensuite sur la Tornaz, mais Nicole. Parcours absolument impossible vu la difficulté du terrain. Le professeur Samuel Aubert était aussi dubitatif que nous face à ce que l'on peut appeler une légende et non un fait réel.

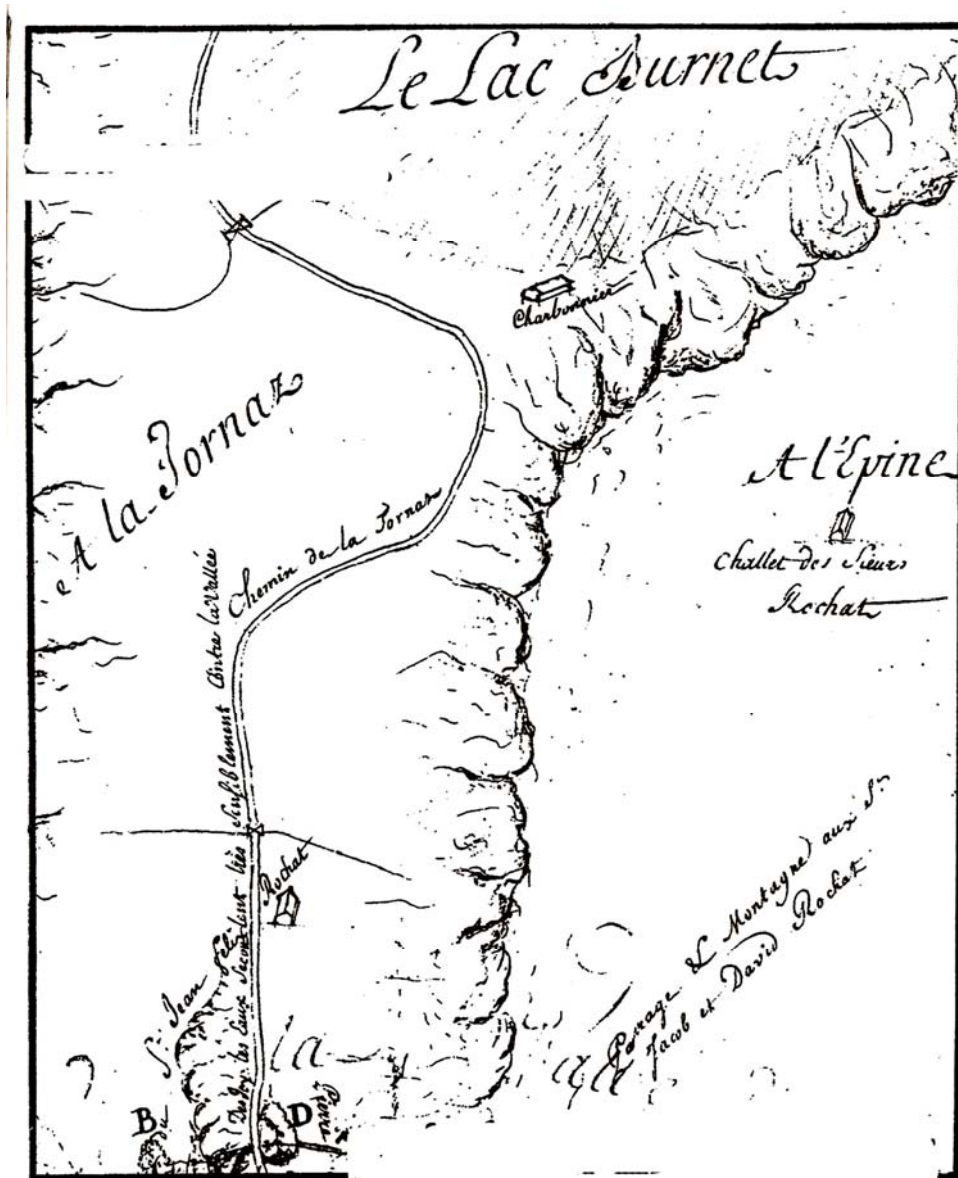
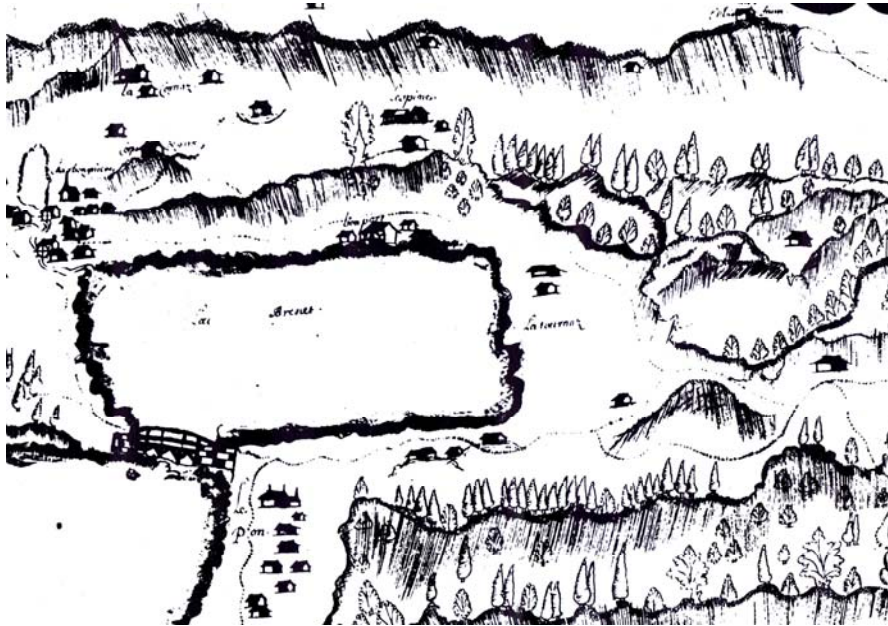
Dans sa notice sur la vallée de Joux, Lucien Reymond prétend qu'avant la construction du pont sur le canal entre les lacs de Joux et Brenet, les chars venant du Lieu à destination du Pont devaient monter à l'Épine, passer à l'occident des rochers de Bonport et par une pente très raide, descendre vers le seuil séparant le bassin du lac Brenet de la région de Vallorbe. Cet endroit, appelé *La Tornaz*, aurait tiré son nom du fait que, l'ayant atteint, les véhicules devaient tourner pour gagner le Pont par la rive orientale du lac Brenet. Or, si tel était l'itinéraire, les chars étaient obligés de passer par la combe des Cernies, mais à partir de cet endroit, seul un très mauvais et étroit sentier, vrai casse-cou, permet d'atteindre la Tornaz, le long duquel jamais véhicule attelé ne saurait passer. L'allégation de L. Reymond est ainsi une pure fantaisie ! – Et dès que le besoin s'en fit sentir, les habitants de l'extrémité nord de La Vallée s'empressèrent de construire un pont sur le canal reliant les deux lacs.

Samuel Aubert, Les Cernies, Revue du Dimanche du 15 octobre 1939.

Comment alors expliquer le mot Tornaz ?

Tout d'abord il convient de poser que comme la rive occidentale du lac Brenet ne voyait un chemin que jusqu'à Bonport, il n'était pas possible de poursuivre sa route par cette rive, et donc que l'on ne pouvait pas tourner à l'extrémité du lac Brenet.

Nous serions plus enclin à voir un changement de direction sur la route de Vallorbe au Pont. Selon la carte Vallotton ci-dessous, de 1708 :



Mieux encore sur cette carte de 1748 où l'on se rend compte que réellement la route de l'Echelle de Vallorbe à la Vallée effectue un fameux virage au niveau de la Tornaz (ACL, F50, 1748).

Signalons que le site de la Tornaz était déjà ainsi nommé en 1571, alors que les deux communes du Lieu et de l'Abbaye se séparaient :

... et les dits de l'Abaye et de tous les habitants et manans devers orient des dits deux Lacs et de la dite rivière de l'Orbe, compris La Tornaz d'autre part, se sont accordés et ont transigé et pour le bien public et bon régime de la dite communauté¹.

En fait le terme Tornaz apparaît pour la première fois dans les reconnaissances de 1489. Ainsi lit-on, pour Guilliemi Reymond, filii quondam Stephanis Reymond alias Naquicion. Du 27.10.1489. Page 163 de l'original (ACV, Fj 63) :

Item, en la Tornaz, quinque falq. parti in duobus morcellis, quorum unius est juxto lacum Brunet a vento, pratum Petri Piguet a borea, juriam ex oriente, & pratum Petri Bussy ex occidente – Alius morcellus est juxta pratum Vauchi & Petri Piguet a vento, juriam a borea, oriente & occidente.

Finalement il semblerait que ce soit le professeur Piguet qui donne la meilleure explication quant au terme La Tornaz.

Etat des cultures et progrès de la colonisation

En conformité de l'ordre établi au chapitre précédent, notre investigation commencera par *la Tornaz*.

Cette appellation a intrigué et, ce me semble, induit en erreur nos historiens locaux. A leur avis, les chars durent, jusqu'à l'apparition du pont de la Goille, grimper vers l'Épine; de là redescendre sur la Tornaz, puis longer la rive méridionale du Brenet. Rien de moins vraisemblable que ce long détour, car il y eut d'ancienne date un radeau en service entre le Crêt du Port des Charbonnières et les parages de la future gare du Pont.

¹ Charles Edouard Rochat, L'Abbaye, 1571-1971.

Mais alors, comment expliquer le nom, si clair en apparence, de Tornaz ? Il fut probablement décerné à ce secteur parce que le sentier tendant à Vallorbe, une fois parvenu à Pierre à Pounex, déclinait en sens inverse. On en peut dire autant de la Tourne neuchâtoise qui ne doit pas son appellation à un brusque changement de direction.

Le débroussaillage de la région de la Tornaz, entrepris on ne sait à quel moment, était achevé ou peu s'en faut en 1489. Une douzaine de poses de pré en cinq parcelles s'étalaient entre la rive septentrionale du laguet et les forêts de Chichevaux. Les détenteurs de ces lopins résidaient tous au Lieu.

Auguste Piguet, Le Lieu I, 1946, p. 105.

Ces prés appartenaient au départ à des gens du Lieu. Peu à peu cependant, avec l'arrivée des Rochat à proximité, aux Charbonnières, ils passèrent entièrement entre leurs mains. Certains des propriétaires de ce nom ayant quitté le village des Grandes Charbonnières pour former celui des Petites Charbonnières, bientôt le Pont, une partie des terres de la Tornaz devint ainsi propriété de gens de cette dernière localité.

Notons aussi que selon le partage de 1571, toute la zone de la Tornaz releva de la commune de l'Abbaye, ce qui put très certainement occasionner un petit pincement au cœur aux autorités de la commune du Lieu qui se voyait ainsi désormais privées d'un joli bout de territoire, encore que ce changement de situation quant aux frontières des communes, ne changeait rien aux propriétés particulières.

L'entretien du chemin de la Tornaz, au milieu de ce lot de prairies, occasionna en permanence des difficultés entre citoyens de la Vallée et citoyens de Vallorbe qui en étaient les premiers usagers. Un acte de 1627 tente d'aplanir les difficultés alors que l'on borne un chemin public de la largeur de douze pieds. Et si ce nouveau chemin, que l'on retrouve en grande partie sur la carte de 1748 et qui par ailleurs apparaît encore sur le terrain aujourd'hui, comprend les virages que l'on connaît, c'est simplement pour éviter des zones trop humides où les chars enfonceraient. Les utilisateurs sont bien précisés :

... se plaignoyent (les Rochat propriétaires) que les charretiers dudit Vallorbes, voyturant le charbon pour l'assortissement des forges et haut fourneaux dudit lieu, endommagoyent leurs possessions...²

². Archives de la commune de Vallorbe, acte de décembre 1627. Tapuscrit d'une transcription effectuée par l'archiviste Crousaz le 31 XII 1896.

C'est par ce même document que l'on apprend qu'il y a déjà à l'époque, non seulement des bâtiments à la Tornaz que les Nobles Simon et Jaques de Hennezel ont fait construire pour loger leurs charbons, mais qu'il y a aussi en ces lieux les *vieilles mazures de l'ancienne maison des Vallotton*. Considérant qu'un « charbonnier » n'est qu'un simple hangar, nous avons là probablement la trace d'une première maison construite à la Tornaz.

La construction de charbonniers a aussi été relevée par Paul-Louis Pellet. Ainsi :

La construction du charbonnier collectif de La Torne en est un exemple frappant. En 1621-22, les exploitants de toutes les grandes forges de Vallorbe le bâtissent à l'extrémité du Lac Brenet. En 1626-27, ils établissent à leurs frais un chemin carrossable (à la descente tout au moins) jusqu'au village... Constamment entretenu, partagé, remembré, restauré, l'entrepôt de La Torne subsiste jusque dans la seconde moitié du 18^e siècle³.

A qui s'intéresse à la métallurgie et au charbonnage, nous recommandons les ouvrages de l'auteur cité ci-dessus. D'autres renseignements sur la Tornaz y figurent.

Signalons qu'une fruitière avait peut-être pu précéder la maison Vallotton en ces lieux retirés. Elle figure dans les reconnaissances de 1600, en particulier dans celle concernant Joseph fils de Pierre Rochat, du 17.5.1600. On lit à la 841 au sujet d'un champ possédé par ce même Joseph Rochat :

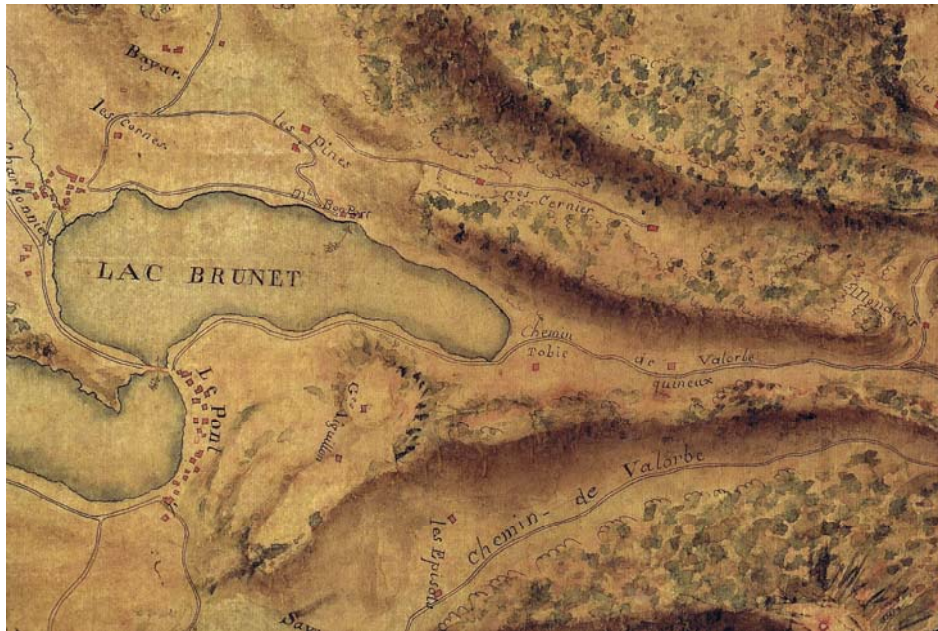
... la fruitière d'égr. Jaques, Fçois et Jean Roy d'orient.

La trace d'une nouvelle maison d'habitation proprement dite, du genre de celle des Vallotton, un peu moins cossue peut-être vu le niveau social plus modeste du nouveau propriétaire, apparaît dans les procès-verbaux de la commune du Lieu, A1, à la date du 15 mars 1695. On lit :

10 plantes accordées à Michel Rochat de l'Epine pour la maison qu'il veut construire à la Tornaz.

Celle-ci existera réellement, puisqu'il la vend le 7^e mai 1703 à deux particuliers du Pont, Jean Félix Rochat et Abraham Rochat, assesseur consistorial et forestier pour LL.EE. Le tout pour 1100 florins plus les épingles pour Madame.

³ Paul-Louis Pelet, Fer-charbon-acier, tome ***, 1983, p. 348.



Carte IGN 1785. On ne découvre plus à la Tornaz que deux chalets. La maison construite à la fin du XVIIe siècle a disparu, ainsi d'ailleurs que tous les charbonniers du bout du lac Brunet. Ces deux chalets vont durer une bonne partie du XIXe siècle. Les cartes et le cadastre l'attestent. Le dernier chalet disparaîtra à la fin de ce même siècle, les ruines servant de but pour l'artillerie, fait qu'avait révélé Samuel Aubert dans l'un ou l'autre de ses textes sur la région.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur la Tornaz, comme l'établissement d'une nouvelle route en 1930, reléguant l'ancien chemin aux oubliettes, la construction de la station dite « de la prise d'eau » achevée en 1903, l'implantation de quatre petites maisons ou chalets sur la rive occidentale. Tous ces éléments ont été posés dans d'autres rubriques où figureront dans de nouvelles à venir. Pour l'heure laissons-nous simplement aller à contempler quelques cartes postales anciennes et quelques photos actuelles. Celles-ci témoignent toute d'une zone assez méconnue mais somme toute bien sympathique, qualification que n'aurait très certainement pas voulu contredire autrefois le professeur Samuel Aubert.

Et pour finir signalons que le lecteur intéressé par cette région, trouvera des renseignements plus précis dans notre ouvrage : En passant par la Tornaz, publié aux Editions Le Pèlerin en 2002. 136 pages bien tassées consacrées uniquement à ce site de La Tornaz dont nos géographes modernes ont fait le tristounet La Torne, terme naturellement utilisé par Paul-Louis Pellet qui se plie à l'officiel en bon chevalier de l'Etat qu'il est fut lui aussi.



Vers 1935. Au premier rang les jolies prairies de La Tornaz. A droite, première des quatre maisons construites en cette bordure. Le lac Brenet est toujours dans sa plus grande extension.



Une vingtaine d'années plus tard. Le paysage n'a que peu changé, mis à part que les travaux de correction du Brenet (1942) ont eu lieu. La grève ainsi libérée à La Tornaz se découvre peu à peu une nouvelle végétation. C'est ici même (voir ci-dessous) et à cette époque, que nous venons accomplir nos rectifications de cours d'eau en miniature ! Mais non, ne cherchez pas, ils disparaissent à peine les a-t-on créés !



Retour en arrière d'une trentaine d'années pour retrouver le lac Brenet à nouveau dans sa plus grande extension. La Tornaz est à son bout, dans l'ombre.



Deriaz, photographe et marchand de cartes postales, aime lui aussi ce coin tranquille où personne ne vous dérange. Ne manque plus que les rames et vogue la galère. Quelle promenade vous feriez, M'sieu-Dames, avec cette délicieuse barque à fond plat.



Avril 2015. La grève est devenue le royaume des roseaux dont l'Etat de Vaud procède désormais à une coupe régulière.





Là où passait le chemin. C'était aussi probablement l'endroit approximatif de la maison Vallotton dont la recherche des mesures demanderait une certaine attention.



Fleurs superbes du printemps.

Promenade d'enfance à la Tornaz

Nouveau départ. Cette fois-ci pour le lac. Magie permanente de l'eau et attrait incontesté. Parmi les plus beaux moments de cette "romantique" enfance. Voilà comment cela se passe. Très simple. Tu cours au bout du lac Brenet. Ou tu y vas avec ton vélo. Plutôt celui de tes frères. Car toi, pauvre petit couillon, rivé à ta troisième place, entre les deux grands et le petit dernier, loin, très loin, autant des uns que de l'autre, tu ne possèdes rien. Mais rien du tout. Même pas la chemise que tu portes et que tu finis d'user.

Bon, pleures pas, tu y es quand même, sur ton vélo. Jusqu'à Bonport facile, le chemin est bon. Mais aussitôt après, nom de bleu, comme on se secoue le sac sur une selle trop dure! A l'arrière la sacoche cliquète avec ses outils, minutes rouillées et boîtes à bietzes qui tintent joyeusement les unes contre les autres, et plus encore que tes billes contre le cuir de ton siège! Heureusement, la Tornaz, ce n'est pas loin. Même tout près. Juste un oeil à la Cave à la Metsire en passant, et voilà, tu y es. Et ton vélo tu le poses dans les arbres du bord, caché afin qu'on ne te le vole pas, sait-on jamais. Et tu continues à pied. Tu vas droit où c'est la terre blanche de cette extrémité de lac où courent toutes sortes de ruisseaux, des petits et des grands. L'eau sourd de plus haut, de près du chemin, de sous les broussailles. Tellement cachées en fait ces sources, que tu ne sauras jamais exactement où elles prennent naissance.

Cent mètres entre le chemin et le lac. Où tu feras ton camp provisoire parmi les roseaux et les buissons et ces tas de terre que d'autres enfants ont remués avant toi ou qui se sont formés par les forces patientes de la nature. Qui a le temps, elle, tandis que toi, ô toi tu passes, petit bonhomme, et si vite qu'à peine quelques beaux jours, quelques lumineux printemps, et te voilà adulte. Un souffle encore et on te retrouve, nom de sort, vieux, complètement démoli, prêt à partir pour l'autre monde. C'est ça la vie, rien de plus. Et pourtant comme on s'y cramponne!

Pour l'heure oublions la mort. Elle viendra toujours trop vite. Des ruisseaux où coule une eau claire et limpide, dirait

le poète. De l'eau de source, de l'eau de la Tornaz qui est bien l'un des coins les plus beaux de cette région. Ce no man's land, là, près du lac, et puis plus haut les champs que tu aimeras mieux encore. Parce que tu y verras ceux qui les ont connus autrefois. Et les activités dont ils vivaient. Les foins surtout, ton obsession. Le point culminant de l'année. Poésie de la peine, chars et chevaux, hommes de mon village, avec parfois une femme vêtue d'époque au gros râteau et qui, chacun le devine, n'a rien à dire, qu'à faire ce qu'on lui dit.

Ici, dans ces tas de terre blanche, sous un grand ciel bleu, tu es inspecteur des travaux publics. Et tu contemples ces gorges, ces courbes. Tu sélectionnes des cours d'eau. Tu es maître de tout ça, de ces lieux où jamais personne ne passe. T'as même pas de pelle. Mais tu l'as oubliée, bougre de sac! Et ça te rendrais un sacré service. Alors tu travailles rien qu'avec tes mains dans la terre blanche. Mais tu ne risques rien. Il n'y a pas ici de briques de verre. Et tu commandes la nature, tu rectifies ce qu'elle a accompli sans toi. Jonction de deux cours d'eau. Largeur de deux mètres. Il en faut des poignées de terre. Une pierre plate peut t'aider. Ou un bout de bois. Ce qui te tombe sous la main. Tu traverses des montagnes, tu t'acharnes. Là c'est le grand canyon, là-bas coule l'amazone qui charrie, maintenant que tu la brasses, des tonnes de boue. L'oeuvre est grande, mais on doit réussir, coûte que coûte. On y passera la nuit s'il le faut.

Et voilà, l'effort paie. C'est la jonction. Les eaux se mélangent. Hourra! Depuis le début du monde elles coulaient séparées, et les voilà maintenant ensemble grâce à ce travail de titan. La plus forte néanmoins l'emporte. Ainsi le cours aval du plus faible s'est-il desséché. Tandis que le cours du plus fort s'est enflé en conséquence dans le creux d'un lit plus large et plus profond. Et toi, et vous, car vous êtes deux, ton cousin et toi, pour en accomplir autant que Ferdinand de Lesseps, vous contemplez votre grand oeuvre debout, redressant votre dos moulu par tant de peine. Vous êtes les grands et bienheureux timoniers de la Tornaz dont les eaux vous auront appartenu le temps d'un après-midi. Qui vous offre encore des travaux. Le plaisir de défaire ce que la nature

a créé et de faire ce que votre idée commande. Ainsi vous êtes des dieux. Et vous courez le long de ces ruisseaux dont les eaux se troublent de terre blanche. Ce qui constituait autrefois, avant qu'on ne l'abaisse, le fond du lac.

Mais en ces lieux des fleurs d'eau ont poussé, une flore riche même a réussi à prendre pied sur un sol véritablement ingrat, d'une façon éparse certes, mais que votre âge adulte pourtant vous permettra un jour de voir d'une manière beaucoup plus étoffée, avec des arbres à la limite beaucoup trop denses. Mais où des ruisseaux courront encore entre les monticules que l'on découvre et qui pourraient bien être les nôtres.

Ah! voir l'eau couler, ça c'est la vie. La vraie. Que rien ne peut surpasser. Modifier des courbes et celles-ci, tiens, carrément les sabrer. Tracer une ligne droite comme ils le firent de l'Orbe autrefois. Une saignée, une balafre, et voilà soudain l'ancien lit desséché, mort, inutile.

Ainsi l'après-midi se passe. On entend le cri des poules d'eau dans l'air limpide. Et puis voilà les mêmes qui courent à la surface du lac en battant l'eau d'un grand bruit de branches froissées. Un couple de promeneurs passe là-bas sur le chemin, bien enlacé. Ce sont des amoureux et l'on a bien envie d'aller voir s'ils s'embrassent. Sait-on jamais. Le bord du lac est le meilleur endroit pour les câlineries. Ici tout est tranquille.



03.04

P. RoCHAT

La Tornaz, par Pierre-Abraham RoCHAT. Les bottes rondes marquent l'époque.